

Esprit, es-tu là ?

Marcel Olscamp

Number 267, Winter 2019

Spirale a 40 ans

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/90944ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Olscamp, M. (2019). Esprit, es-tu là ? *Spirale*, (267), 13–13.

Esprit, es-tu là ?

J'ai été membre du comité de rédaction de *Spirale* durant presque huit ans, dont deux à titre de co-directeur, au début des années 2000. Passez-moi le cliché : j'en garde le souvenir d'une période intellectuellement très stimulante au cours de laquelle, en raison d'horaires chargés pour tout le monde, le samedi matin semblait le moment le plus commode pour tenir, dans l'enthousiasme, les réunions du comité de rédaction.

« L'esprit *Spirale* » : tel avait été le titre du tout premier éditorial de la revue, rédigé par Laurent-Michel Vacher, en mars 1979. L'expression fut régulièrement reprise par la suite, reconduite ou réinterprétée à chaque mutation du magazine qui, comme on le sait, s'est réinventé plusieurs fois au cours des quarante premières années de son existence. À mon tour, je veux me prêter au jeu du commentaire : qu'est-ce qui se cache derrière cette formule vague et apparemment si peu contraignante ?

Parler d'un « esprit *Spirale* », c'est ne rien dire encore ; ce syntagme n'est pas un mot d'ordre, ni une injonction, encore moins une ligne directrice. Vacher expliquait d'ailleurs que la publication de ce texte inaugural avait été sciemment repoussée au troisième numéro du magazine, dans le but avoué de laisser d'abord « le journal parler pour lui-même ». Sans constituer une consigne, ce parti pris trahit au moins une attitude générale : *what you see is what you get*. Dans ce contexte, on est en droit de penser que la ligne éditoriale émane implicitement du contenu ; on écrit pour *Spirale* par déduction, si j'ose dire, à force de fréquenter les pages du périodique. C'est, en tout cas, l'exercice auquel je me suis livré au moment d'être accueilli au comité de rédaction. Il s'agissait pour moi d'identifier une sorte de « noyau dur » : après tous les débats, au-delà des tentatives de définition, je m'étais secrètement donné pour tâche d'identifier le critère essentiel qui donnait aux articles de *Spirale* leur ton si caractéristique.

J'ai finalement trouvé ceci, qui se vérifiait dans toutes les livraisons de la revue : *Spirale* manifestait un souci constant de *situer* l'objet culturel dans son univers propre. Rien là de bien original, direz-vous ; à la limite, ce caractère pourrait être revendiqué par n'importe quel autre périodique. À *Spirale*, pourtant, cette exigence prenait – prend toujours – un sens particulièrement englobant, qui se déploie à plusieurs niveaux. J'en veux pour preuve, par exemple, l'importance capitale que prennent les dossiers, toujours minutieusement élaborés, qui forment l'ossature de chaque numéro et proposent la vision synchronique d'un thème ou d'une pratique à un moment précis de son histoire.

Naturellement, ce souci de « voir large » a des conséquences sur l'écriture de chaque article : à partir du moment où on admet qu'un livre, un film ou un spectacle n'arrive jamais seul, il s'ensuit qu'on ne peut en parler correctement que si on tient compte aussi de son contexte. Cet impératif se traduit par une certaine distance, imposée par le besoin de comparer l'œuvre qui nous occupe avec d'autres, qui lui sont apparentés et qui, nécessairement, ont émergé au même moment. L'exercice demande un regard critique assez particulier : pour prendre des nouvelles d'une idée, il faut se montrer attentif aux signaux qu'elle envoie au milieu de la confusion universelle. Au bout du compte, chaque numéro de *Spirale* peut être vu comme le révélateur d'un paradigme insoupçonné qui était là sans qu'on le sache ; en un mot comme en mille, il s'agit d'une recherche de phénomènes structurels...

Pour écrire un « article *Spirale* », il faut donc se méfier du premier mouvement d'adhésion et s'éloigner de l'admiration initiale avant d'en interroger plus globalement les causes. D'où la nécessité de rédiger des recensions d'une longueur respectable : le magazine comportait naguère une rubrique intitulée « En bref » qui, de manière prévisible, a fini par être abandonnée : elle ne correspondait pas vraiment à cet « esprit *Spirale* », qui demande à ce qu'un phénomène ne soit jamais abordé en lui-même et qu'il soit toujours l'indice ou la manifestation d'une tendance plus large.

J'ai souvent remarqué, à l'usage, que cette attitude de réceptivité engendre un singulier phénomène de « magnétisme » : soudain, le monde semble peuplé d'objets culturels clairement apparentés à l'œuvre qui vous intéresse. C'est sans doute pour cette raison que la revue s'est parfois retrouvée au centre de débats publics orageux : à cause même de son approche globalisante, il peut en effet arriver qu'elle se situe aux premières loges des polémiques. Chaque numéro de *Spirale* se trouve, pour ainsi dire, dans l'œil d'un cyclone.

Voilà donc, pour moi, en quoi consiste cet « esprit *Spirale* ». J'ai eu maintes fois l'occasion de constater qu'il est toujours actif, car il m'arrive encore, presque vingt ans plus tard, de collaborer à la revue pour vérifier si j'y suis toujours, pour m'assurer que j'arrive encore à écrire un « article *Spirale* »...